

On le descendit et on le mit contre un mur, le visage tourné au soleil, pour qu'il pût doucement rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier passa et appela son mari. Aidé de trois ou quatre matelots, on déposa le moribond dans un bon lit; le lendemain, on l'embarqua sur le sloop d'Ostende. Il arriva à Jersey avec le délire.

Ce ne fut qu'au printemps de 93 que le malade se crut assez fort pour continuer sa route. Il part pour l'Angleterre, espérant s'y rallier à un drapeau blanc quelconque. Mais là, au lieu que le mieux se soutint, la poitrine s'entreprit, et les médecins consultés ordonnèrent un repos absolu, et déclarant que, toutes précautions prises, le malade n'avait pas plus de deux ou trois ans à vivre.

Même prédiction avait été faite à l'auteur de la *Pucelle*. Dieu nous devait bien ce dédommagement de faire mentir encore une fois les médecins à l'endroit de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

L'arrêt des médecins condamnait M. de Châteaubriand à quitter le fusil; il prit la plume. Il écrivit les *Essais* et esquissa le plan du *Génie du Christianisme*. Puis, comme ces deux grandes œuvres si opposées d'esprit n'eussent point empêché leur auteur de mourir de faim, il faisait dans ses moments perdus des traductions payées une livre la feuille.

Ce fut dans cette lutte qu'il passa les années 94 et 95.

Un autre homme aussi luttait en même temps contre la faim, c'était ce jeune chef de bataillon qui avait pris Toulon. Le directeur du comité de la guerre, Aubry, lui avait ôté le commandement de l'artillerie; il était revenu à Paris, où on lui avait offert le commandement d'une brigade dans la Vendée; il avait refusé ce commandement de sorte que, privé de tout emploi, tandis que Châteaubriand faisait des traductions, il faisait, lui, des notes sur les moyens d'augmenter la puissance de la Turquie contre les envahissements des monarchies européennes.

Vers le commencement de septembre, le chef de bataillon, poussé à bout, avait pris la résolution de se jeter à la Seine. Il s'acheminait vers le fleuve, quand à l'entrée du pont il rencontre un de ses amis:

— Où vas-tu ? lui demanda celui-ci. — Je vais me noyer.

— Pourquoi ? — Parce que je n'ai pas le sou.

— J'ai vingt mille francs, partageons.

Et l'ami donne 10,000 fr. au jeune officier qui ne se noie pas, qui, le 4 octobre, va au théâtre Feydeau, où il apprend que la garde nationale de la section Letellier a fait reculer les troupes de la Convention, commandées par le général Menou, et

qu'on cherche un général pour réparer l'échec.

Le lendemain à cinq heures du matin, le général Alexandre Dumas recevait à la Convention l'ordre de prendre le commandement de la force armée. Le général Alexandre Dumas n'était point à Paris, et Barras, nommé général à sa place, sollicitait et obtenait l'autorisation de s'adjindre l'ex-chef de bataillon Napoléon-Bonaparte.

Le 5 octobre est le 13 vendémiaire.

Napoléon venait de sortir de son obscurité par une victoire; Châteaubriand allait sortir de la sienne par un chef-d'œuvre.

La journée du 13 vendémiaire attira sans doute l'œil de l'écrivain sur le général; mais à son tour l'apparition du *Génie du Christianisme* attira l'œil du général sur le poète.

Lequel des deux fit les premières avances à l'autre ? C'est un secret de coquetterie scrupuleusement gardé par tous deux.

M. de Châteaubriand, rentré en France en 1800, dédia au premier consul une édition du *Génie du Christianisme*.

Nous avons cette dédicace sous les yeux. La voici; nous la croyons devenue assez rare :

« Au premier consul, le général Bonaparte.

« Général, vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme*. C'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans votre destinée la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'Etat et de vos prospérités. Continuez à tendre la main à trente millions de chrétiens qui prient pour vous aux pieds des autels que vous leur avez rendus.

« Je suis avec un profond respect, général, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.»

Le succès du *Génie du Christianisme* fut immense; on avait marché sur tant de ruines qu'on avait hâte de se reposer sous un monument.

Mais la chose la plus ruinée, la plus écrasée, la plus mise en poussière parmi toutes les choses détruites; c'était la religion.

On avait fondu les cloches, on avait renversé l'autel, on avait brisé les statues des saints, on avait égorgé les prêtres, on avait inventé de faux dieux éphémères et vagabonds qui avaient passé comme des trombes d'hérésie en desséchant l'herbe, en dévastant les cités. On avait fait de l'église Saint-Sulpice le temple de la Victoire et de Notre-Dame le temple de la Raison.

Il n'y avait plus de véritable autel que l'échafaud; il n'y avait plus de vrai temple que la Grève.

Les grands esprits eux-mêmes secouraient la tête; il n'y avait plus que les grandes âmes qui espéraient.

Lorsque les premiers fragments du *Génie du Christianisme* parurent, on les aspira, comme les premiers souffles d'un air pur après la contagion, comme les émanations de la vie après les miasmes de la mort.

N'était-ce point, en effet, une chose consolante qu'au moment même où tout un peuple, hurlant aux portes des prisons ensanglantées, dansant sur la place de la place de la Révolution, autour d'un échafaud sans cesse actif, criait: « Il n'y a plus de religion, il n'y a plus de Dieu ! » n'était-ce pas une chose consolante qu'un homme, perdu par une nuit sereine au milieu des forêts vierges de l'Amérique, couché sur la mousse, le dos appuyé au tronc d'un arbre séculaire, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur la lune, dont le rayon visiteur semblait le mettre en contact avec le ciel, murmurait ces paroles :

« Il est un Dieu ! les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent; l'insecte bruit ses louanges, l'éléphant le salue au lever du soleil, les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans la forêt, la foudre tonne sa présence, l'Océan mugit son immensité.

Seul, l'homme dit: Il n'y a pas de Dieu !

« Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel ? Ses regards n'ont donc jamais erré dans les régions étoilées où les mondes furent semés comme des sables ? Pour moi, j'ai vu, et c'en est assez, j'ai vu le soleil suspendu aux portes du couchant dans des draperies de pourpre et d'or; la lune à l'horizon opposé, montait comme une lampe d'argent dans l'orient d'azur, les deux astres mélaient au zénith leur teinte de céruse et de carmin. La mer multipliait la scène orientale en girandoles de diamants, et roulait la pompe de l'occident en vagues de roses; les flots calmes, mollement expiraient tour à tour à mes pieds sur la rive, et les premiers silences de la nuit, et les derniers murmures du jour luttèrent sur les côtes, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées.

« O toi que je ne connais pas, toi dont